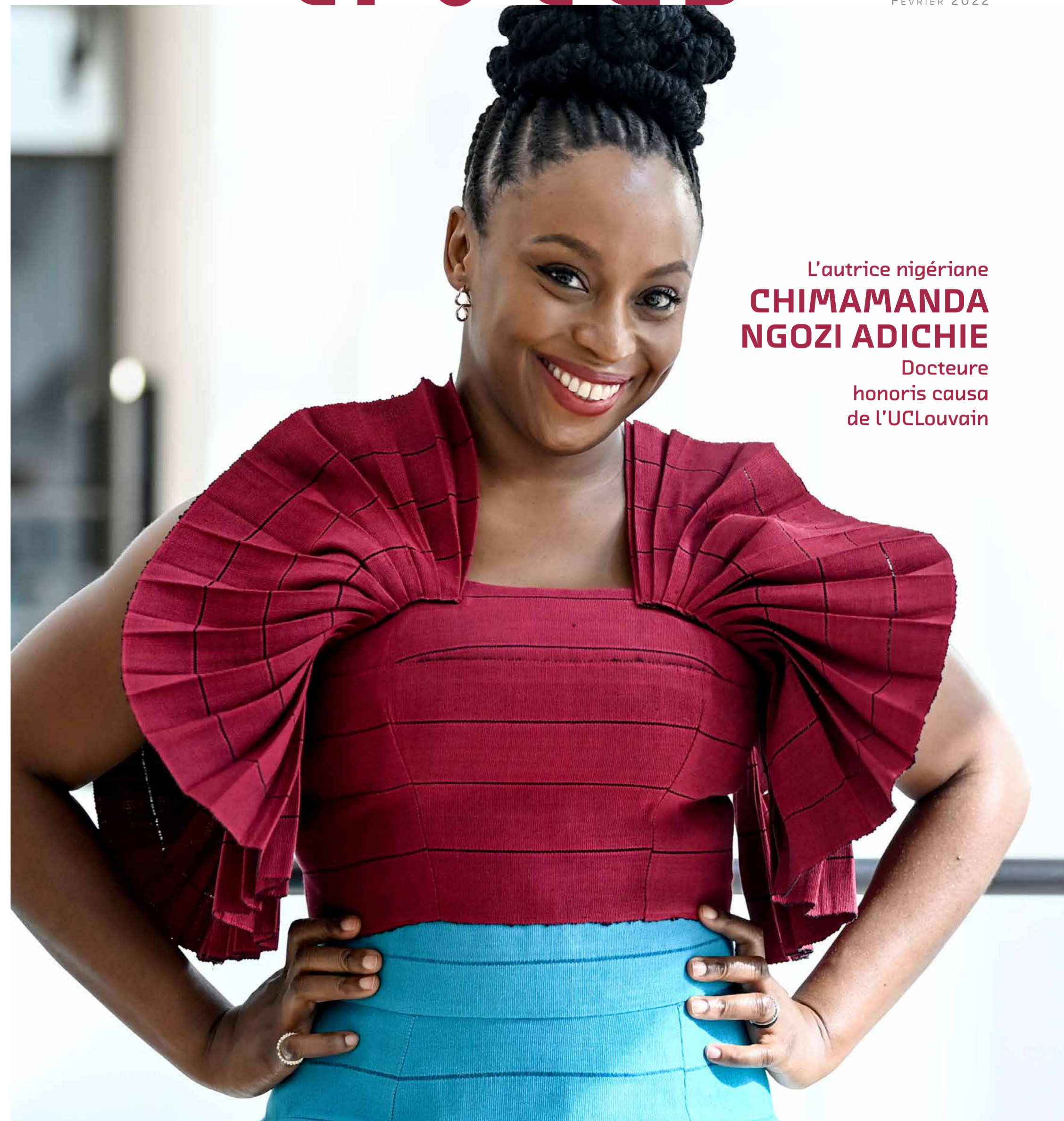


# traces

LE JOURNAL  
DE LA CULTURE  
À L'UCLouvain

N°4  
FÉVRIER 2022



L'autrice nigériane  
**CHIMAMANDA  
NGOZI ADICHIE**  
Docteure  
honoris causa  
de l'UCLouvain

# L'audace de raconter le « vrai »

Chimamanda Ngozi Adichie, DHC de l'UCLouvain

Le 28 avril prochain, trois personnalités recevront le titre de Docteur-e honoris causa de l'Université catholique de Louvain. Parmi elles, l'écrivaine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie. Dans le cadre cette mise à l'honneur par l'UCLouvain de personnalités qui « s'obstinent à nous faire voir la réalité en face », ainsi que le mentionne le texte de présentation de l'événement, il eût été difficile de poser un choix plus pertinent.

PAR DARIA TUNCA<sup>1</sup>

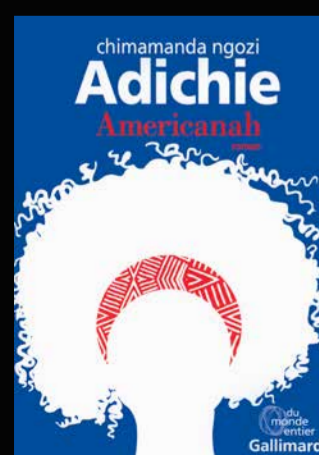
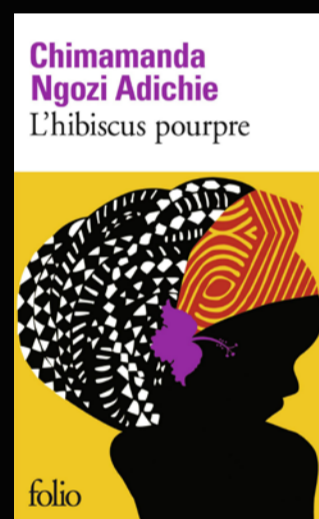


inspirent des trajectoires intellectuelles alternatives, aussi périlleuses soient-elles. L'autrice se révèle tout aussi intrépide lorsqu'elle aborde des questions liées à la colonisation. Invitée en septembre 2021 à prononcer un discours dans le cadre de l'inauguration des musées ethnologique et d'art asiatique de Berlin, elle évoque le sujet actuellement largement débattu de la restitution des œuvres d'art jadis dérobées aux pays colonisés. Dans son intervention, l'écrivaine critique vivement les tergiversations des institutions occidentales qui invoquent le critère de la conservation – potentiellement compromise – d'artefacts si ces derniers devaient être restitués à leurs propriétaires africains, asiatiques, ou sud-américains. Adichie qualifie cette position de « condescendante », soulignant que ce raisonnement est par ailleurs « dénué de tout sens logique de base » : « Depuis quand le principe de la propriété repose-t-il sur le fait que l'on prenne bien soin de ce qui est possédé ? »

À l'écoute de telles paroles fustigeant les anciennes puissances coloniales et leur « arrogance paternaliste des plus stupéfiantes », il est difficile d'éluder la pertinence des propos d'Adichie dans le contexte belge, puisque la question de la restitution du patrimoine culturel des pays africains concerne également des institutions telles que le Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren. À l'heure actuelle, les arguments moraux et légaux qui s'affrontent dans ce débat au niveau belge nous rappellent que, malgré de timides progrès, la Belgique est encore loin d'une pleine reconnaissance des horreurs de son histoire coloniale. Dans ce contexte, la mise à l'honneur par l'Université catholique de Louvain de personnalités qui nous exhortent « à garder les yeux ouverts à l'heure où le vrai n'a jamais été autant fragilisé », pour citer à nouveau le texte de présentation mentionné précédemment, ne prend de véritable sens que si nous sommes, individuellement et collectivement,

prêts à être bousculés dans nos propres convictions et à reconnaître que nos positions idéologiques, aussi bienveillantes soient-elles, ne sont pas toujours à la hauteur de nos ambitions morales.

Cette quête d'un monde plus juste est aussi bien intellectuelle qu'émotionnelle, soulignant l'importance de la littérature, et plus largement de l'imaginaire, dans l'évolution de la pensée. Dans sa conférence TED intitulée « Le danger d'une histoire unique » (2009), Adichie insiste précisément sur le rôle central des histoires dans notre perception d'autrui : « Les histoires peuvent briser la dignité d'un peuple. Mais les histoires peuvent aussi réparer cette dignité brisée. » Depuis deux décennies déjà, c'est un espoir tel que celui-là qui anime l'œuvre émouvante, engagée, et toujours audacieuse de Chimamanda Ngozi Adichie.



Née au Nigeria en 1977, et partageant son temps entre son pays natal et les États-Unis, Adichie est une écrivaine connue à la fois pour sa vivacité intellectuelle et pour son franc-parler. Dans ses écrits, elle s'exprime avec éloquence et lucidité sur des sujets tels que le féminisme, le colonialisme, et le racisme. Ainsi, dans son essai *Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une éducation féministe* (2017), Adichie refuse toute demi-mesure : « Être féministe, » écrit-elle, « c'est comme être enceinte. Tu l'es ou tu ne l'es pas ». Ou encore, en 2016, lorsqu'elle est confrontée sur un plateau télévisé à un supporter de Donald Trump niant la rhétorique raciste du président élu, elle rétorque sans équivoque : « Si vous êtes un homme blanc, il ne vous appartient pas de définir ce qu'est le racisme ».

## Une œuvre littéraire remarquable

Les propos d'Adichie font régulièrement l'objet de discussions animées, mais son œuvre littéraire mène avant tout une réflexion sensible et subtile sur la complexité de la nature humaine. Dans son premier roman, *L'hibiscus pourpre* (2003), l'autrice met en scène une adolescente qui, dans le Nigeria des années 1990 dominé par la dictature militaire, se libère peu à peu du joug d'un père à la personnalité complexe, à la fois philanthrope et tyran domestique poussé à l'excès par son zèle religieux. Le second roman d'Adichie, *L'autre moitié du soleil* (2006), retrace le parcours de personnages issus de différentes classes sociales avant et pendant la guerre du Biafra, conflit qui déchira le Nigeria à la fin des années 1960. Cet ouvrage, qui valut à l'écrivaine de prestigieux prix littéraires, se distingue par sa portée tout autant politique que psychologique. En effet, d'une part, le roman propose une analyse engagée des causes et enjeux d'un conflit ethnique et religieux qui fut l'héritage historique des politiques coloniales de l'Empire britannique ; d'autre part, le récit offre une exploration bouleversante de la vie affective des personnages – hommes et femmes tantôt passionnés et ambitieux, tantôt vulnérables ou violents.

Les émotions sont également au cœur du recueil de nouvelles *Autour de ton cou* (2009), dont plusieurs textes relatent des moments charnières dans la vie de personnages féminins émigrant du Nigeria vers les États-Unis. Les destins de ces femmes anticipent celui du personnage principal du troisième roman d'Adichie, *Americanah* (2013). Au début de ce récit, l'héroïne s'apprête à rejoindre son Nigeria natal après treize années passées aux États-Unis, période au cours de laquelle elle est devenue une bloggeuse à succès et a vécu plusieurs relations sentimentales, mais sans jamais oublier son premier grand amour, alors resté au Nigeria. *Americanah* offre un mélange captivant de romantisme et de critique sociopolitique ; ce second aspect est exploré de manière originale

par l'intermédiaire du blog de l'héroïne, dans lequel elle pose un regard curieux, quasi-anthropologique, sur la société américaine. Usant d'un humour piquant souvent teinté d'irrévérence, elle y évoque les « tribalismes » états-unis, parmi lesquels la notion de race, pilier fondateur des inégalités sociales dans le pays, mais dont même les Américains blancs les mieux intentionnés se plaisent à nier l'existence, allant parfois jusqu'à l'absurdité.

## Une analyse critique de nos sociétés

Si, tout au long du roman *Americanah*, Adichie mêle le comique et l'absurde pour mettre en exergue les travers de l'Amérique bien-pensante, elle a récemment condamné sur un ton plus sévère l'« orthodoxie idéologique » animant les défenseurs de la culture de l'effacement (« cancel culture » en anglais), mode de pensée dont nombre de représentants reprochent à l'écrivaine des positions dont elle s'est efforcée de justifier la validité. Ce désaccord

entre l'autrice et ses détracteurs trouve son origine dans la pensée féministe d'Adichie, vision qui s'articule autour de la reconnaissance de la différence entre les sexes, clairement distinguée par l'écrivaine de l'égalité des droits qu'elle revendique pour tous les êtres humains. En effet, Adichie maintient que, puisqu'il existe des différences biologiques entre les hommes et les femmes qui, dans les sociétés patriarcales, servent injustement de base à des traitements inégaux, cette structure de pouvoir influe également sur la vie des femmes transgenre, dont l'expérience sociétale diffère de celle des femmes cisgenre, dont l'identité féminine a par définition été attribuée à la naissance. Dans un texte publié sur son site web en juin 2021, l'autrice insiste que « nous

« Les histoires peuvent briser la dignité d'un peuple. Mais les histoires peuvent aussi réparer cette dignité brisée. »

devrions être en mesure de reconnaître la différence tout en étant pleinement inclusifs » ; elle défend ainsi la logique, qu'elle a exposée à maintes reprises dans les médias, que la différence entre les femmes trans et cis doit être prise en compte pour comprendre, par exemple, les spécificités des violences infligées aux femmes trans.

Adichie s'inscrit ainsi à contre-courant des mouvances qui prônent l'inclusivité sur la base de l'abolition des différences plutôt que de leur reconnaissance. Si l'on peut librement apprécier ou contester la position d'Adichie, l'autrice invite en tout cas à une analyse critique de nos sociétés que de nombreux commentateurs refusent de mener, préférant la culture de l'effacement à un débat contradictoire approfondi.

## Une autrice intrépide

Cet exemple suggère qu'Adichie incarne une conception de la littérature, et du rôle de l'écrivaine, qui refuse audacieusement de se mettre au diapason de la pensée dominante lorsque ses réflexions et convictions lui

<sup>1</sup> Daria Tunca est chargée de cours en littérature anglaise à l'Université de Liège, où elle est actuellement directrice du Centre d'Enseignement et de Recherche en Études Postcoloniales (CEREP). Ses recherches portent principalement sur la fiction nigériane contemporaine et sur la stylistique des littératures postcoloniales.